Michèle Gazier, née à Béziers, a été enseignante et critique littéraire à *Télérama*. Elle a traduit et fait connaître en France des écrivains espagnols, dont Manuel Vázquez Montalbán et Juan Marsé. Elle est notamment l'auteur de *Le Merle bleu, Le Fil de soie, Les Garçons d'en face, Mont-Perdu, En souvenir de vous*, et plus récemment, d'*Un soupçon d'indigo*.

Michèle Gazier

LE MERLE BLEU

ROMAN

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL

ISBN 978-2-02-119911-6
(ISBN 2-02-037179-0, 1re publication)

© Éditions du Seuil, septembre 1999

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Pierre, bien sûr…

PREMIÈRE PARTIE

Hors saison

1

I

Lorsque de sa fenêtre aux volets entrouverts, elle l'avait aperçu, noir et menu, penché sur la vasque de la fontaine, elle avait pensé : « Tiens, un martinet. » Et, parce qu'elle avait toujours préféré les oiseaux et les plantes aux humains, elle était restée là, à l'observer sous le soleil pâle. Puis, comme c'était l'heure de son bridge hebdomadaire, elle avait mis les volets en clef, refermé la fenêtre, tiré le rideau de voile, et elle était sortie sans un regard vers la fontaine. Les premières feuilles jaunies des platanes de la place aux Herbes voletaient. L'une d'elles s'accrocha à son kilt. Elle la repoussa d'un geste vif. Dans la vie quotidienne, ses gestes étaient toujours vifs.

Le soir, à l'heure du porto, tandis que son mari, les yeux mi-clos, se délectait d'un de ces cigares qu'il se faisait fort de fumer en secouant la cendre le moins souvent possible – « un panatella en trois coups », claironnait-il de sa voix féminine –, elle avait dit : « Tout à l'heure, il y avait un drôle d'oiseau sur la place. » Sa remarque était tombée dans le vide. M. René observait entre crainte et ravissement le long tuyau de cendre grise en équilibre au bout de son havane. Mais elle avait poursuivi, en femme obstinée : « Un martinet au repos ou plutôt un cincle plongeur. Il avait l'immobilité des oiseaux au vol rapide. Comme une densité obscure… » Puis le téléphone

ayant sonné – une erreur – elle avait filé à la cuisine préparer le dîner.

Dans son fauteuil de cuir patiné par trois générations de fumeurs, le regard dans le vague, M. René contemplait le cylindre gris qui s'allongeait au bout de son havane. Ses longs doigts fins à la peau diaphane sur lesquels serpentaient des veines saillantes étaient parfaitement immobiles autour du cigare tandis qu'une fumée ouateuse s'élevait dans la lumière douce de l'abat-jour. M. René disait volontiers à qui voulait l'entendre – ses ex-collègues du Muséum d'histoire naturelle où il avait enseigné jusqu'à sa retraite, les rares neveux de passage à Uzès – qu'il n'aimait rien tant que les cigares, les oiseaux et les desserts sucrés. En présence de son épouse, il rajoutait parfois : « Et vous, bien sûr, très chère. »

En réalité, elle n'était guère plus tendre que son époux dont elle partageait la vie depuis plus de quarante ans. Ensemble ils avaient parcouru le monde, de colloque d'ornithologie en rencontre d'ornithologues. Aucun de leurs proches n'aurait pu dire si le plaisir qu'ils éprouvaient à partir ainsi pour de courts séjours dans des pays souvent lointains relevait de la curiosité scientifique ou de cet esprit bourgeois sournoisement profiteur qu'on leur attribuait volontiers. Lorsqu'ils rentraient de six jours en Californie, d'un week-end en Sicile ou d'une petite semaine en Israël, ils ne parlaient que de la qualité des hôtels, et de la somptuosité des banquets ; parfois, plus rarement, de la végétation des régions traversées. Ils pouvaient disserter en duo des heures durant sur telle amarantha aperçue près de l'aéroport de Genève et dont le veinage « somptueusement pourpre » les avait étonnés, ou sur une variété de mimosa de l'arrière-pays niçois de ce jaune mousseux presque orange qu'ils avaient admiré non loin de Venise vingt ans plus tôt. L'absence de fleurs et de plantes dans leur

appartement tout comme la frugalité de leurs repas ordinaires donnaient à ces remarques un étrange relief. Ils regardaient la vie comme on feuillette un livre d'images, avec des ravissements d'enfance. Mais ils vivaient la leur entre frugalité et pingrerie. Ainsi n'invitaient-ils jamais personne à partager leurs repas. Ils s'en excusaient en disant : « Vous savez, nous, nous picorons. » Ce qui prêtait à sourire. La minceur presque maladive de M. René était comme une preuve de son ascétisme. Plutôt bien plantée sur ses mollets de scoute que battaient invariablement des kilts sombres aux dominantes bleues et vertes, Mme René, plus ronde et surtout plus musclée, ne parvenait pas à contrebalancer l'image famélique qu'offrait son mari. Les René mangeaient mal en privé et bien en société. Certains observaient sans aménité qu'ils faisaient dans un cas des économies et dans l'autre des réserves.

Thèse que semblait confirmer la joie avec laquelle ils accueillaient toute invitation à dîner. Ils n'en refusaient aucune. Ils arrivaient, elle dans son éternelle jupe plissée, lui en costume sombre et montre à gousset, à l'heure précise où on les avait conviés. De son grand sac à dos kaki qui ne l'avait jamais quittée depuis l'adolescence – sans doute en avait-elle changé deux ou trois fois en tant d'années, mais le nouveau ressemblant toujours à l'ancien, personne n'avait noté la moindre différence – elle sortait des pâtes de fruits achetées chez le meilleur confiseur ou des confitures dont l'étiquette garantissait la cuisson au sucre roux et en chaudron de cuivre. Si on la complimentait sur la qualité de ses choix, elle haussait les épaules, vous fixait de son regard bleu impersonnel et n'ajoutait pas un mot. Son silence vous disait des choses comme : « Nous ne lésinons pas avec la perfection », ou : « Dans notre milieu, on sait depuis des générations qu'un cadeau doit tendre vers l'excellence. »

Tandis qu'elle rangeait les deux bols du dîner, le téléphone avait à nouveau sonné. Deux fois en une même soirée, c'était beaucoup pour les René. Sans doute s'agissait-il encore d'une erreur. M. René n'avait pas bougé de sa place. Elle s'était énergiquement essuyé les mains tandis que la sonnerie s'exaspérait dans le grand salon voûté. Lorsque enfin elle avait décroché, elle n'avait rien entendu à l'autre bout du fil. Elle avait crié : « Allô, allô ! » En vain. Juste au moment où elle allait raccrocher, elle avait perçu comme un souffle dans l'appareil, le bruit retenu d'une respiration. Puis on avait coupé. Plus furieuse que troublée, elle était retournée à son rangement tandis que son mari somnolait déjà devant le journal. Elle avait pensé : « Il vieillit. Avant, il ne s'endormait qu'après l'infusion. » Puis elle avait dit tout haut, pour réveiller le dormeur : « Peut-être faudrait-il, à nos âges, songer à nous faire mettre sur liste rouge. » M. René n'avait rien entendu. La bouche à demi ouverte dans un sourire de paix, il dormait d'un sommeil profond.

2

D'où venait-il ? De quel pays de la Méditerranée était-il originaire ? A chacune des personnes qui lui posaient l'une ou l'autre de ces questions, il donnait avec naturel une réponse différente. A l'antiquaire de la rue principale, chez laquelle il avait marchandé une bonnetière provençale, il avait dit venir d'Italie. Et comme elle avait insisté : Vous êtes italien ? Il avait acquiescé. Oui, il était originaire de Florence. Un Florentin aux cheveux noirs, avait-il ajouté avec ce sourire profond, étrange, qui envoûtait. Un sourire du fond des pupilles. Comme une lumière intérieure. Sans le moindre plissement des paupières ni de la bouche. A la libraire, chez laquelle il avait acheté plusieurs cartes de la région, il avait parlé de Sicile. Elle en avait déduit qu'il venait de là-bas et avait admiré son français dépourvu d'accent. Chez le traiteur espagnol, il avait commandé une part de paella « pour nourrir son corps et sa nostalgie du pays ». Il n'était à Uzès que depuis quelques semaines, mais tout le monde le connaissait déjà.

L'hiver, la ville se vide. Elle devient village dans sa ceinture de rues commerçantes assoupies. Lui, était arrivé lorsque les vacanciers étaient partis. Un jour, on avait remarqué sa silhouette sombre : costume foncé et chemise bleu outremer,

son allure élégante, ses cheveux d'un noir profond, très drus. Ce jeune homme – vingt-cinq, trente ans ? –, s'étaient demandé les femmes qui l'avaient croisé çà et là dans les rues désertées, ce jeune homme n'avait pas l'air en vacances tardives, pas l'air non plus d'être là par hasard, à la recherche d'un travail ou dans l'attente d'une femme aimée qui tarderait à le rejoindre. Au bridge du jeudi, chez l'avocat à la retraite, une des dames avait parlé de lui. Avez-vous remarqué… ? Oui, elles étaient plusieurs à avoir remarqué l'inconnu qui logeait à l'hôtel d'Angleterre, une bonne maison, ma foi. D'où tenaient-elles qu'il habitait cet hôtel ? Celui-ci plutôt que tel autre ? La question n'avait pas même été abordée. Sans doute l'une d'elles l'avait-elle vu entrer ou sortir de là. C'était suffisant.

Plus tard, quand le scandale éclaterait, quand la police et les juges mèneraient l'enquête, on apprendrait qu'il n'avait jamais logé dans un hôtel chic. On recouperait les témoignages. Lorsqu'on vit à l'hôtel, on n'a pas ses habitudes chez un traiteur. Mais la vérité, l'affreuse vérité, comme la nommeraient les bourgeois de la ville, la bouche pincée et l'œil revolver, mettrait des mois, presque un an, avant d'éclater. Pour l'heure, l'étranger occupait agréablement les conversations et les esprits de toute une population vieillissante et aisée, confinée dans l'ennui exquis de jours ordinaires.

Mme René, tante Clô pour ses neveux qui ne pensaient à téléphoner que la veille de leurs anniversaires et pour la fin de l'année, était arrivée à son rendez-vous de bridge avec un peu de retard. Elle était passée chez le libraire, chercher un livre qu'elle avait commandé. Une vieille édition que son mari ne retrouvait plus, les observations d'un ornithologue pendant la guerre de 14. M. René s'agaçait toujours à chercher livres et revues qu'il ne rangeait jamais à leur place. Il les

rachetait inlassablement, non sans avoir mis à sac quelques rayonnages de la vaste bibliothèque qui courait le long de tous les murs de l'appartement. Elle s'était attardée un instant autour des tables couvertes des dernières nouveautés de l'automne qu'elle ne lirait jamais à moins qu'on ne les lui offre, et encore. Elle se méfiait comme des microbes, des poux et de la pauvreté des modes romanesques, des livres sortis tout chauds des presses. Elle les appelait les livres beaujolais nouveau. Trop verts, trop acides, pas assez éprouvés par le poids du temps. Montalbán, un romancier qu'elle aimait bien – elle avait un goût affirmé pour les romans policiers –, avait inventé un détective qui, le soir, brûlait des livres dans sa cheminée. L'idée l'avait amusée. Elle n'avait jamais imaginé pouvoir brûler à son tour un seul des volumes qu'elle possédait, mais elle se voyait volontiers jouant à *Farenheit 451* avec les tables de nouveautés de son libraire. Cette seule pensée la mettait en joie. Elle ne la partageait avec personne, pas même avec M. René.

En traversant la place aux Herbes, elle s'était retournée pour regarder du côté de la fontaine. Le vent lui mordait les mollets. Un temps à ne pas mettre un oiseau dehors. Le thé chaud de l'épouse de l'avocat, les petits-fours et ensuite le bridge avaient occupé son esprit à part entière. Sa partenaire et elle avaient gagné. Elle adorait gagner. Aujourd'hui était vraiment un bon jour. La conversation qu'avaient eue ces dames sur l'étranger s'étant tenue longuement et en son absence, personne n'osa plus aborder le sujet, même si à plusieurs reprises la tentation fut grande pour l'une ou l'autre d'évoquer à nouveau celui qui dans leur esprit était déjà « ce charmant jeune homme ».

Pendant ce temps, le « charmant jeune homme » explorait méthodiquement une ville où il était arrivé par hasard, après

une fin de printemps plutôt sinistre du côté de Marseille et un été passé en Avignon. Avait-il un plan ? Nul ne le saurait jamais. Il n'avait pas choisi Uzès. Il avait simplement tourné le dos à la mer, aux villes violentes ou trop animées. Il avait cherché un lieu où personne ne le piégerait. Il était tombé sur Uzès, simplement. Un automobiliste l'avait chargé en stop à Remoulins, il se rendait à Alès. « Je vous préviens, je prends le chemin des écoliers, je passe par Uzès », lui avait-il dit avec un bon accent du Sud. Il avait saisi la balle au bond. « C'est exactement là où je vais, Uzès… » Ils avaient bavardé tout le long de la route. L'automobiliste s'était présenté ; lui, avait murmuré un nom entre ses dents. Il comptait sur le bruit du moteur pour devenir tout à fait inaudible : « Al… Rach. » « Alain, vous vous appelez Alain, comme mon frère ! »

Le prénom lui avait plu. Il serait Alain, Alain Rachet. Alain Rachet… Alain Rachet. Il avait répété plusieurs fois ce nom, comme un drôle de poème. Il avait ri. Un rire discret, digne. Le rire maîtrisé d'Alain Rachet. Ce n'est que plus tard qu'il avait commencé à s'imaginer étranger, italien, espagnol, en tout cas originaire d'un pays de la Méditerranée appartenant à l'Europe. Un pays que l'on ne quitte plus depuis longtemps, la misère ou la mort aux trousses. Il s'était inventé des mères nées dans de bourgeoises familles d'un Sud où les riches sont très riches. Son nom n'était pas très italien, pas très espagnol ? Normal. Son père était français. Oui, français de France, de souche, du terroir. Il avait voyagé pour affaires, aimé une jeune fille qui ne parlait pas sa langue ou alors avec un accent : des *r* de velours, des *e* jamais muets… Il avait été élevé là-bas, dans ce pays de soleil près d'une aïeule à laquelle personne n'avait jamais osé dire *tu*. Ses parents ? Morts, dans un accident. D'avion. De bateau. De voiture. Il faudrait être prudent. Ne pas mélanger les histoires. Il avait l'habitude.

Et s'il se trompait, il pourrait toujours dire : « Suis-je rêveur, distrait ? Je confonds ma vie avec celle de mes personnages. » On apprendrait ainsi qu'il est écrivain. A Uzès pour prendre du recul… Et si le doute assaillait ses interlocuteurs, il les regarderait simplement de son regard noir, presque bleu, avec juste ce léger, très léger strabisme auquel les hommes résistaient parfois, les femmes jamais. On demande à visiter l'atelier d'un peintre, on prie un musicien de jouer quelques notes, un air sur le piano du salon. On ne demande pas à un écrivain de montrer ses brouillons. Au pire, on peut le prier de raconter une histoire. Et, là, Alain Rachet n'était pas inquiet.

3

Il pleuvait sur Uzès. Une pluie violente. Elle crépitait sur le sol tiède de la place aux Herbes en faisant des bulles et zébrait à larges traits les vitres des fenêtres que l'on venait fermer en catastrophe avant que l'eau ne dévaste aussi les intérieurs. Assise à son bureau, les lunettes sur le bout du nez, Mme René faisait ses comptes. Elle accordait aux relevés bancaires une attention maniaque et vous servait toutes sortes d'anecdotes plus noires et plus édifiantes les unes que les autres si vous vous risquiez à sourire de la façon dont elle pointait au feutre rouge les chèques encaissés et au vert ceux qui ne tarderaient pas à l'être. Elle entretenait en outre avec son banquier des relations épistolaires suivies que venaient pimenter de-ci de-là des coups de téléphone orageux. Ce pauvre garçon, son « chargé de comptes », ne comprenait rien à rien, finissait-elle par dire en ouvrant un courrier ou en raccrochant son téléphone. Sans doute faudrait-il qu'elle s'adressât à son supérieur. Ce qu'elle ne manquait jamais de faire. En réalité, elle adorait passer outre les usages, avoir un coupe-file, un passe-droit, et se sentir traitée comme ce qu'elle savait être dans le fond : une personne exceptionnelle, cette fameuse « petite reine » que voyait en elle son grand-père la veille même de sa mort. Son goût prononcé pour les faveurs et les

honneurs s'accompagnait d'une certitude qui avait à ses yeux force de loi : ne jamais rien solliciter de front mais se mettre en situation de recevoir. Pas si simple. Surtout dans une ville de province où l'on débarque à soixante ans et où, malgré l'appartement bien situé et l'auréole d'une carrière universitaire parisienne (auréole qui nimbait le front de son époux, seul universitaire des deux, mais dont elle n'imaginait pas un instant qu'elle ne nimbât pas aussi le sien après cette aussi longue osmose qu'est un très vieux mariage), oui, malgré tout cela, on reste aux yeux d'autrui une charmante dame, très comme il faut, mais sans racines. Pas la moindre possibilité de se recommander du neveu d'une amie d'enfance qui vous doit tout ou du petit-fils de l'épicière du coin, aujourd'hui préfet, et que l'on avait aidé, il y a certes bien longtemps, à boucler son programme de sciences naturelles l'année du bac. Pas la moindre pression à exercer sur quiconque au nom d'un passé que l'on réveille à tout-va. Pourtant, Mme René parvenait le plus souvent à ses fins. Dans le fond, elle amusait les gens d'ici avec son accent pointu, ses kilts et cet air d'autorité quasi militaire dont elle toisait tous ceux, nombreux, qu'elle regardait avec une hauteur que sa petite taille ne parvenait pas à réduire.

Elle avait fini par se faire recevoir par le directeur de la banque avec lequel elle pouvait enfin, pensait-elle, discuter d'égale à égal. L'épaisseur de la moquette du bureau directorial et la profondeur des fauteuils de cuir la ravissaient plus encore que les perspectives de placements et autres jeux bancaires lucratifs que lui proposait cet homme cravaté qui, avouait-elle en son for intérieur, ne manquait pas d'élégance.

Les René n'étaient pas vraiment riches. Du moins pas au sens où un banquier qui compte parmi ses clients des industriels et des promoteurs immobiliers évalue la richesse. Mais

ils étaient un peu plus qu'aisés. La vente de l'appartement parisien, bien placé dans le VI^e^ arrondissement, s'était révélée assez juteuse. Ils avaient vendu au bon moment, à un jeune couple dont le mari était issu d'une famille de fortune récente mais considérable. Une de ces familles dans lesquelles on ne comptait pas. Mme René avait mené la négociation avec génie, disait volontiers son époux. Elle leur avait vendu le sol – soit cent cinquante mètres carrés de parquet ciré –, les murs rajeunis d'un récent coup de rouleau et rien moins que le jardin du Luxembourg situé à deux pas et dont on apercevait les arbres dans l'encadrement de quatre fenêtres sur six. Le Luxembourg était hors de prix, l'appartement, lui, était évalué de façon raisonnable. En faisant la moyenne des deux, les René pouvaient se retirer au soleil sans soucis. Les jeunes n'avaient pas tiqué lorsque d'un air gracieux elle avait annoncé la couleur. Ils rêvaient déjà aux aménagements futurs, à la chambre du bébé qu'ils ne tarderaient pas à fabriquer et à la salle de gym où ils entretiendraient leur ventre plat.

Avant de réaliser la vente, les René avaient exploré cette région du Sud qu'ils affectionnaient particulièrement. Ils avaient tout de suite été séduits par l'appartement de la place aux Herbes, sans doute un peu bruyant l'été à cause des touristes. Mais cela ne durait après tout que deux mois durant lesquels ils partiraient, comme ils l'avaient toujours fait, en mission scientifique – ce serait bien le diable s'ils ne s'en trouvaient pas au moins une –, puis tout simplement en vacances à la montagne. La mission les occupait en général deux à trois semaines. Plutôt deux. Ils iraient comme à l'accoutumée lézarder deux autres semaines chez la belle-sœur de M. René, veuve de son frère cadet, dont l'immense maison vide dans le Jura était depuis des années déjà un refuge idéal.

Enfin, ils regagneraient pour une petite dizaine de jours la pension de famille des Houches dont les propriétaires étaient quasiment devenus des amis. La preuve, ils acceptaient avec bonne humeur que les René pique-niquent dans leur chambre à l'heure du déjeuner, ce que le règlement intérieur interdisait formellement. Mais leur fameux petit appétit, vous comprenez !… Tout le monde avait l'air de comprendre.

Donc pas de problème de bruit sur la place aux Herbes l'été. Les hauts plafonds à caissons, les voûtes, les murs de pierre, la grande cheminée de marbre du salon et l'escalier à vis – une splendeur – avaient chatouillé l'orgueil de Mme René. Sans doute ne s'était-elle jamais consolée des déboires familiaux qui les avaient privés, elle et ses défunts frères, de la succession paternelle – un château dans la Creuse – qui, à défaut de réel titre de noblesse, les consacrait malgré tout aux yeux des populations locales comme châtelains et donc comme aristocrates. Le château était tombé avec ses fenêtres à meneaux et sa tour couverte de vigne vierge dans les mains, certes bénies, d'une congrégation religieuse chez qui le père de Mme René avait fini ses jours dans l'oubli des siens et l'amour de Dieu. Ses frères avaient pesté, tenté de faire casser le testament sans y parvenir. Puis, ils avaient fini par ne plus penser à la demeure de leur enfance qui subsistait dans leur mémoire comme un mirage. Mme René, elle, avait la mémoire longue et un réel désir de retrouver ailleurs la splendeur de ce bel âge écourté. Ici, au premier étage de cet immeuble majestueux qui datait de 1528 – la date était gravée dans la pierre –, elle allait enfin pouvoir regarder le monde comme elle le regardait jadis : en souveraine

La pluie redoublait de force et, malgré les fenêtres closes, elle entendait le vacarme de l'eau, son ruissellement le long des chéneaux. Un temps à ne pas mettre un chien dehors.

Mme René ôte ses lunettes qui se balancent au bout de la chaîne dorée qu'elle porte en sautoir. Elle referme le livre de comptes, se redresse. Puis, coup d'œil par la fenêtre. La place est vide, jonchée de feuilles que l'averse violente a arrachées encore vertes, ou à peine jaunies, des grands platanes aux troncs tordus et pommelés. Sous une des arcades, de l'autre côté de la fontaine, une silhouette sombre se faufile. Mme René sort de sa poche « les autres lunettes, celles pour voir de loin ». Elle en était sûre, c'est son drôle d'oiseau qui vient de disparaître sous le porche. Elle reste un bref instant figée derrière la vitre. Elle attend. Mais rien ne se passe. Seule la pluie habite la ville déserte. Elle quitte son observatoire, un vague sourire au fond des yeux.